

À cause d'elle

Janick Beaulieu

Numéro 168, janvier 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59492ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (1994). Compte rendu de [*À cause d'elle*]. *Séquences*, (168), 40–41.

Fonda, Costner a toujours projeté une certaine image de droiture, d'intégrité et d'honnêteté, bref, la bonne conscience de l'Amérique (Cf. **Dances with Wolves**, **Field of Dreams**, **JFK**). Mais alors que le personnage de Fonda n'hésitait pas à tuer un enfant, celui de Costner développe progressivement avec son jeune otage une relation père-fils, relation à laquelle



Kevin Costner et
T.J. Lowther

Eastwood accorde toute son attention, allant même jusqu'à reléguer son personnage de flic au second plan. Là-dessus, **A Perfect World** a plus en commun avec **Honkytonk Man** qu'avec tout autre film de son réalisateur.

En prenant la défense de l'enfant contre un confrère d'évasion (présenté comme un dangereux psychopathe), en lui consentant des libertés que sa mère, Témoin de Jéhovah, lui refuserait (manipuler une arme à feu, conduire une voiture, se déguiser pour l'Halloween), Butch Haynes devient ce père que le petit Phillip n'a jamais connu. Mais cet aspect fait ressortir, à mon avis, un des problèmes du film: le climat de confiance entre Butch et l'enfant s'établit trop rapidement. Ainsi, à peine l'enfant est-il dans la voiture, que Butch lui prête déjà son arme pour surveiller le deuxième forçat, comme si Eastwood craignait des longueurs inutiles en se débarrassant rapidement du deuxième évadé, et en établissant, de fait, la relation Butch-Phillip. Il aurait été préférable de laisser plus de temps pour que la communication et la confiance s'établissent. Quant au méchant joué par Costner, il apparaît en réalité trop gentil, trop bon. Et lorsqu'il menace de tuer un père de famille qui bat son enfant, le changement d'attitude est tel que le film perd beaucoup en crédibilité, et ce, même si on comprend que ses agissements sont motivés par une enfance difficile.

Autre point d'insatisfaction, la finale

qui traîne en longueur et apparaît prévisible. Prévisible parce qu'on sait très bien que l'agent du FBI (dépeint de façon négative par Eastwood-réalisateur) va abattre, soit Butch, soit l'enfant (d'ailleurs déguisé en fantôme). Le coup de feu final devrait surprendre et non confirmer notre appréhension. Tout cela est bien dommage car la séquence possède les éléments d'une grande finale: dans la mise en place géographique de l'action (dans un vaste champ, le héros blessé et son otage terrés sous un arbre et entourés des forces policières) et par un plan final remarquable qui vient boucler un plan d'ouverture (non moins génial) dans lequel un oiseau fait place à un hélicoptère. Mais il y a surtout, dans cette finale inégale d'un film inégal, des relents d'une innocence perdue: celle de l'Amérique à la veille d'un certain assassinat. Il faut dire que l'action se déroule en novembre 1963, au Texas, et qu'on fait référence à une visite prochaine du président Kennedy à Dallas.

Si **A Perfect World** déçoit, c'est parce qu'il suit **Unforgiven**. On aurait certes aimé une réalisation plus inventive sur le plan visuel (on pense à **Thelma & Louise**), mais Eastwood et Jack N. Green, son collaborateur régulier à la direction photo, n'ont jamais été reconnus pour leurs envolées stylistiques. Il s'agit, somme toute, du travail adéquat d'un réalisateur qui excelle dans les scènes d'action, la direction d'acteurs et les dialogues savoureux, souvent ponctués de *one-liners*, un réalisateur plus intéressant lorsqu'il se montre cynique que lorsqu'il se veut sentimental. Kevin Costner est cependant excellent.

Eric Beauchemin

A PERFECT WORLD (Un Monde idéal) — Réal. : Clint Eastwood — Scén. : John Lee Hancock — Phot. : Jack N. Green — Mont. : Joel Cox — Mus. : Lennie Niehaus — Déc. : Henry Bumstead — Int. : Clint Eastwood (chef de police Red Garnett), Kevin Costner (Butch Haynes), T.J. Lowther (Phillip), Laura Dern (Sally Gerber) — Prod. : Mark Johnson, David Valdes — États-Unis — 1993 — 138 minutes — Dist. : Warner Bros.

À cause d'elle

C'est à cause d'elle qu'Antoine a connu son premier émoi amoureux. En 1963, il avait presque 15 ans. Dès qu'il la vit, elle lui plut. Le calcul des probabilités s'attendait à le voir recalé lors de la reprise

de son certificat d'études primaires. Il n'avait d'intérêt que pour une guitare électrique à confectionner. Il se voyait déjà à la tête d'un groupe de musique yéyé aux allures futuristes. Tout le reste n'était qu'ennui et perte de temps. Les filles? Des gonzesses si compliquées qu'elles ne méritaient pas l'ombre d'un regard.

C'est à cause d'elle qu'Antoine a vu ses préjugés fondre comme neige au printemps. Alors qu'il ne savait même pas le nom de l'élue de son cœur, c'est avec les mains moites et le cœur battant qu'il la suivit en pleine rue pour aboutir à la bibliothèque municipale. Comble d'ironie: lui qui lisait si peu se découvrait au milieu d'un temple dédié aux fervents de la lecture. Le premier émoi amoureux peut venir d'un coucher de soleil qui pose sa main chaleureuse sur l'épaule d'une lune en manque d'affection. Il peut poindre d'une lecture dont les lignes sensuelles peuvent donner naissance à de nouvelles vibrations. Il peut aussi vous tomber dessus comme un cadeau empoisonné. Serait-ce le sort réservé à Antoine? N'anticipons pas.

C'est à cause d'elle qu'une automobile a cassé la jambe d'Antoine. Elle viendra le voir à l'hôpital pour lui demander pardon. Une automobile, en voulant éviter cette dernière, a frappé Antoine. C'est sa version à elle. Cette visite inespérée sera l'occasion d'apprendre son nom: Olivia. Elle lui apprendra beaucoup d'autres choses fort utiles en français et en maths. Elle arrivera même à lui faire aimer la lecture. Notre Antoine se mettra à dévorer les oeuvres de Balzac, de Prosper Mérimée et de Stendhal. Il sentit même monter en lui une vocation d'écrivain. Et, chaque jour, avec une assiduité comparable à celle de la lune au chevet de la nuit, Olivia lui fera découvrir les délices de la dictée, du calcul mental et des conjugaisons. Toutes ces choses devenaient passionnantes parce qu'elles cognaient à la porte d'un amour naissant. Mais Antoine se découvrait partagé entre la joie et la peur. Et si toutes ces assiduités allaient s'arrêter avec la fin de sa convalescence? Non. Cela continuera jusqu'à l'obtention du fameux certificat.

C'est à cause d'elle qu'Antoine, enhardi par tant de gentillesse et d'attentions, ira jusqu'à risquer la grande demande. C'est par l'intermédiaire d'une missive enflammée qu'il lui déclarera son amour et son désir ardent de fonder un foyer illico presto. Chaque mot prenait

figure d'exclamation. Son coeur battait comme le moteur de son solex en pleine course olympique. Sa lettre poussera l'audace jusqu'à la tutoyer. La réponse se fera décevante. Face à une passion dévorante, elle suggérera une banale amitié. S'ensuivront chez Antoine désespoir, larmes et fuite vers la capitale.

C'est à cause d'elle que le rythme du film deviendra un tantinet languissant. S'il n'en tenait qu'à Antoine, les choses iraient beaucoup plus vite. On a reproché à ce film d'être aussi naïf qu'ennuyeux à cause d'un certain manque d'audace dans le récit et la facture. Certes, c'est filmé d'une façon très classique. Mais la trouvaille des images mentales à l'occasion de la guitare imaginaire et du mariage projeté est fort bienvenue. On en redemanderait plus souvent durant **À cause d'elle**. Quant au manque d'audace dans l'abordage du sujet, il faut savoir que Jean-Loup Hubert s'est inspiré de sa propre adolescence. Le rôle d'Antoine est joué par son fils. D'une part, le film reconstitue tellement bien le début des années 60 à Rezé, dans la banlieue nantaise, qu'on le croirait tourné en 1963. D'autre part, il ne faut pas oublier ce que pouvait être une relation de ce genre en 1963. La permissivité n'était pas ce qu'elle est devenue sur une très haute ou très basse échelle. C'est selon.

Aujourd'hui, dans l'enceinte de certaines écoles, on peut surprendre des machines distributrices qui n'ont rien à voir avec l'alimentation. À l'époque d'Antoine, c'était chose impensable. La suprême audace d'Antoine a pris la forme d'une lettre incandescente à sa dulcinée. Époque oblige.

On peut trouver que son dernier film ne dégage pas la séduction de ses premiers. Dans **Le Grand Chemin**, le charme s'épanouissait dans la relation des adultes avec les jeunes et vice versa. Ici, la tranche adulte est trop mince face à la miche adolescente. Cette façon de focaliser nous présente parfois des adultes sans consistance. Par exemple, le personnage du père volage s'affiche comme une caricature épisodique. Cela pourrait inciter certains spectateurs à regarder ce film avec le détachement de l'indifférence.

C'est à cause d'elle que ce film dégage une certaine originalité. Le premier émoi amoureux, c'est un chatouillis aussi vieux que l'ancêtre des cavernes. Mais cela varie à l'infini parce que chaque tète de pipe s'avère unique à l'intérieur de son

genre. **À cause d'elle** effeuille la marguerite de l'interrogation perpétuelle. Ici, les points d'interrogation, on peut les ramasser à la pelle. Par exemple, quelles sont les motivations d'Olivia lorsqu'elle prodigue ses assiduités? Veut-elle se faire pardonner ou faire une bonne action comme pour se déculpabiliser d'être une bourgeoise? Lui, il en pince pour elle. N'en pince-t-elle que pour sa guitare classique? L'aime-t-elle d'un amour d'amitié? A-t-elle pitié de lui? Le film n'élucidera pas tous ces mystères. Dans la vie d'Antoine, Olivia gardera la forme d'une apparition sublime au potron-minet d'un éveil amoureux. La rose a disparu avec son odeur mystérieuse. Il ne lui restera que des épines à presser contre le coeur de ses souvenirs. Cette comédie dramatique se double d'une étude psychologique plutôt réussie. Ce n'est pas peu.

Janick Beaulieu

À CAUSE D'ELLE — Réal. : Jean-Loup Hubert — Scén. : Jean-Loup Hubert — Phot. : Claude Lecomte — Mont. : Raymonde Guyot — Son : Bernard Aubouy, Claude Villand, Bernard Leroux — Déc. : Thierry Flamand — Cost. : Annick François — Int. : Antoine Hubert (Antoine Hervy), Olivia Munoz (Olivia Marchand), Thérèse Liotard (Mme Hervy), Jean-François Stévenin (Jacques Hervy), Ludmila Mikael (Agnès Marchand), Erick Desmarestz (M. Marchand), Romane Bohringer (Françoise Hervy), Renaud Ménager (Nicolas), Julien Hubert (Julien Hervy), Pauline Hubert (Pauline Hervy) — Prod. : Volker Lemke — France — 1992 — 108 minutes — Dist. : Malofilm.

Deux actrices

Micheline Lanctôt a remporté son pari. Depuis le temps qu'elle affirmait ne pas avoir besoin de deux millions de dollars pour faire un film, elle a finalement réussi à écrire, produire et réaliser **Deux actrices**, un film indépendant à petit budget et à grand talent, tourné avec une jeune équipe et joué par de jeunes actrices. Le tout dans un esprit admirablement jeune, placé sous le signe du renouveau. Son film mêle habilement réalité et fiction, film et vidéo, humour et drame intime.

Deux actrices retrace le travail de deux jeunes comédiennes, Pascale Bussières et Pascale Paroissien, en quête des personnages qu'elles interprètent dans

l'histoire de deux soeurs qui ne se connaissent pas. Nourris par les confidences des actrices, ces personnages évoluent à la fois dans l'histoire et au fil des répétitions, et la réalité devient peu à peu la fiction. Le sentiment d'incrédulité du début fait doucement place à une troublante solidarité. Plus rien ne sera comme avant pour Solange, son copain Charles, sa mère et Fabienne, celle par qui le scandale arrive.

Il y a donc deux films dans cette oeuvre hybride de Micheline Lanctôt: la fiction filmée en 16mm et le documentaire vidéo des répétitions. Les deux s'entremêlent admirablement, faisant avancer le récit en apportant un éclairage nouveau ou en surprenant par des confessions intimes. Il est intéressant de constater que la vidéo, médium bidimensionnel par excellence, donne ici de la profondeur au film en plus de lui donner son rythme, par ses ruptures et ses changements de ton. La vidéo explicite le film plutôt que de le questionner.

Dans ce film révélation, peu à peu les personnages se précisent en même temps que se dénouent les fils du destin de cette mystérieuse famille composée de trois femmes. En déjouant constamment les apparences et nos attentes, Micheline Lanctôt nous entraîne très loin dans la psyché féminine pour questionner les valeurs traditionnelles de maternité, de sensibilité et de générosité.

La magnifique confrontation entre la mère et ses deux filles fait penser à trois

Pascale Bussières
et Pascale
Paroissien



lionnes qui, ayant des comptes à régler, s'entre-déchirent amèrement. Trois femmes qui crient «j'veux de l'amour» et qui s'aiment probablement, mais mal. Ce triangle infernal des stéréotypes féminins fait penser à la pièce *Les fées ont soif* de Denyse Boucher: la mère, la sainte et la